

LA CHRISTIANISATION

LES MISSIONS CHRÉTIENNES EN OCÉANIE DU XVI^e AU XX^e SIÈCLE

Le christianisme est intrinsèquement missionnaire: le premier devoir d’une Église chrétienne est d’annoncer “la Parole” (évangélisation). On peut donc affirmer que “la mission naît avec le christianisme” (CHAUNU).

LES TENTATIVES AVORTÉES DU "PATRONATO"

Après le grand mouvement missionnaire s’étendant du VIII^e à la fin du XI^e siècle, la chrétienté s’installe dans une vaste zone limitée par l’Islam, le monde vide de l’Est (moins d’un habitant pour 10 km²) et les océans. Ce n’est qu’au XVI^e siècle que l’épopée missionnaire reprend, avec l’ouverture au monde de l’Occident chrétien. Elle correspond aussi à l’éclatement de la chrétienté: dès lors, le mouvement missionnaire est le fruit des Églises catholique et protestante. Le phénomène missionnaire est cependant d’abord plus catholique que protestant, pour des raisons tant conjoncturelles que structurelles. L’exploration du monde est, au XVI^e siècle, le fait des Portugais et des Espagnols, en Amérique, puis en Asie. C’est à l’Espagne et au Portugal que la papauté confie la responsabilité de l’évangélisation des peuples des terres nouvellement découvertes. En 1493, la bulle du pape Alexandre VI partage l’univers (en dehors de la chrétienté européenne) en deux parties, de part et d’autre d’un méridien situé au centre de l’Atlantique. Le traité hispano-portugais de Tordesillas, en 1494, confirme cette séparation. Dès lors, les Espagnols ont la charge de la partie du monde s’étendant à l’ouest d’une ligne passant par les Açores et les îles du Cap Vert: eux seuls ont le droit d’évangéliser, de fournir les clercs aux missions nouvelles, à condition d’assumer, en contrepartie, les charges inhérentes; c’est le "patronato". Le patronat portugais (ou “ padroado ") s’exerce, lui, à l’exception du Brésil, à l’est de ce méridien. Ainsi, si l’océan Indien échoit aux Portugais, l’océan Pacifique devient, avant même sa découverte, le domaine réservé des Espagnols. En outre, l’Église catholique, à la recherche de l’unité perdue par la Réforme, semble vouloir compenser ses pertes en Europe en étendant son territoire. Elle y réussit en partie: les Jésuites fondent la première mission dans le Pacifique, en 1521, aux Philippines. En 1595, Manille devient un archevêché et, à partir de ce centre actif, sont établis les premiers postes en Micronésie.

L’œuvre de la Contre-Réforme en Europe permet de développer des missions dans toutes les parties du monde, sous l’impulsion de la Congrégation de la Propagande. À côté du clergé séculier d’outre-mer, chargé d’encadrer les Européens émigrés, se développent des ordres religieux missionnaires, tels les Jésuites, les Dominicains et les Franciscains. Les protestants, quant à eux, n’ont pas de souci apostolique à l’égard des indigènes avant le XVIII^e siècle. Les Hollandais qui s’établissent aux Indes orientales ne disposent que de chapelains pour leur propres ressortissants. Tout au long des XVII^e et XVIII^e siècles, les Espagnols manifestent leur volonté d’évangélisation. En 1595, Alvaro de Mendaña célèbre la première messe en Océanie, à Vaitahu dans l’île de Fatu Hiva; Fernandez de Quirós plante à Hao la première croix (1606), avant de toucher l’Australia del Espiritu Santo (Vanuatu) où il fonde un ordre religieux voué à l’échec. Plus sérieuses sont les tentatives d’évangélisation lancées à partir des Philippines: en 1668, le Jésuite Vitores se voit confier un vaste territoire qui inclut, en plus de la Micronésie, la Nouvelle-Guinée et les îles Salomon. De 1672 à 1685, divers postes sont ouverts aux îles Mariannes où, en dépit de nombreux assassinats de prêtres, une première communauté chrétienne s’établit. Dans les Carolines occidentales, des Augustins-Récollets prennent, en 1797, la relève des Jésuites. Devant la pénétration anglaise en Polynésie (voyages scientifiques du XVIII^e siècle), “une expédition de croisade” est lancée sur l’île de Tahiti, confiée à deux Franciscains du centre missionnaire au Pérou. En 1774, le navire qui les emporte, l’"Aguila", dépose deux prêtres à Tautira, dans la presqu’île de Tahiti. La mission ne dure qu’un an et s’avère un échec complet. Ainsi, malgré une volonté politique bien établie et de solides bases arrière, l’évangélisation espagnole ne se développera durablement nulle part en cette partie du monde. La fin du XVIII^e siècle se révèle catastrophique pour l’Église catholique en Océanie. L’Espagne, affaible, ne peut fournir un réel effort missionnaire et son retrait d’Amérique du Sud prive son Église d’une précieuse infrastructure. En Asie, les missions, alors florissantes, sont brutalement persécutées (Inde, Chine et Japon). Enfin, la Révolution française porte un coup fatal à l'aventure en dissolvant les congrégations religieuses (loi d’octobre 1792), tandis que la Compagnie de Jésus a été dissoute dès 1773. C’est donc une Église catholique exsangue qui assiste en cette fin du XVIII^e siècle à l’EVANGELICAL REVIVAL de l’Église protestante et à ses conséquences missionnaires.

LES EFFETS DE L' "EVANGELICAL REVIVAL" EN OCÉANIE

John Wesley et le méthodisme sont à l’origine du grand souci missionnaire réformé d’Outre-Manche. L’Église wesleyenne, très influencée par le luthérianisme, se consacre, dans un premier temps à la christianisation des basses classes sociales urbaines avant de se vouer aux missions lointaines. L’Église officielle d’Angleterre, l’Église anglicane, apporte son soutien à ce projet. Ce rapprochement conduit à la création, en 1795, de la LONDON MISSIONARY SOCIETY (LMS), qui reçoit également dans ses rangs les différents mouvements calvinistes (Presbytériens, Baptistes et Congrégationistes). Au sein de cette société missionnaire de Londres, les différentes Églises se proposent d’apporter aux peuples nouvellement découverts “la Bible, et rien que la Bible“. À la suite des écrits de Cook et aussi sans doute de la tentative manquée espagnole de 1774-1775, l’attention de la LMS se porte sur la Polynésie, où les missionnaires débarquent en 1797.

Les missionnaires emmenés par le "Duff" aux îles Tonga connaissant l’échec, l’île de Tahiti devient la clé de voûte d’une implantation chrétienne en Océanie. Cependant, l’Église anglicane, en la personne du pasteur Marsden (1793), commence également à évangéliser en Océanie, tandis qu’en 1803 est célébrée la première messe catholique australienne, par des prêtres irlandais déportés. À la tête de la CHURCH MISSIONARY SOCIETY (anglicane), le pasteur Marsden est à pied d’œuvre dans la Baie des Îles (Nouvelle-Zélande), tandis que le pasteur Lawry, qui agit lui pour le compte de l’Église méthodiste, anime en 1822, aux îles Tonga, puis aux îles Samoa, la WESLEYAN MISSIONARY SOCIETY, fondée en 1814. À l’autre bout du Pacifique, dans l’archipel d’Hawaï, arrivent les tout premiers missionnaires nord-américains. Le grand renouveau religieux anglais ne tarde pas à gagner les États-Unis et se traduit par la création, en 1810, de l’AMERICAN BOARD OF COMMISSIONERS FOR FOREIGN MISSIONS. Pendant les années 1820, les îles Sandwich sont en cours de conversion. Chaque Église protestante possède donc ses propres infrastructures missionnaires en Océanie, tout en fournissant personnel et aide matérielle à la LONDON MISSIONARY SOCIETY.

La LMS est véritablement le fer de lance du protestantisme, d’abord en Polynésie, puis en Mélanésie. À partir de son bastion tahitien, elle poursuit son extension vers les îles Cook, puis vers la Polynésie centrale et la Mélanésie. John Williams est le grand apôtre de cette extension vers l’ouest. Dès 1834, il conduit des "teachers" samoans aux îles Loyauté et à Kunié. À partir de 1840, le "Camden" dépose de nouveaux "teachers" , samoans et tongiens, à Mare (îles Loyauté), puis sur la Grande Terre néo-calédonienne. En revanche, J. Williams échoue dans son implantation aux Nouvelles-Hébrides où il trouve la mort en 1839. Ce martyr déclenche un immense mouvement de soutien à la LMS. L’action de cette société repose plus que jamais sur les "teachers", Polynésiens convertis, choisis en fonction de leurs aptitudes intellectuelles et de la sincérité de leur foi. Ce sont eux que l’on envoie aux premiers postes donner un exemple de vertu chrétienne et propager les rudiments du dogme. Plus proches des nouvelles communautés par la langue, les coutumes et le physique, ils sont mieux acceptés que leurs homologues européens. Les différentes Églises protestantes connaissent pour leur part des succès remarquables. Ainsi l’Église anglicane, sous l’action de Mgr. Patterson, s’établit-elle durablement aux îles Fidji, aux îles Salomon et en Papouasie (1849-1871). Son collège-séminaire de Norfolk est un succès. L’Église méthodiste, après son implantation réussie aux îles Tonga, Samoa et Fidji, entreprend elle aussi de se tourner vers la Papouasie (1875). Si l’Église méthodiste s’appuie surtout sur l’Australie, l’Église presbytérienne, trouve désormais, comme l’Église anglicane, sa base la plus sûre en Nouvelle-Zélande.

L’ŒUVRE DES CONGRÉGATIONS: LA RIPOSTE CATHOLIQUE

Devant l’activité des missions protestantes britanniques, l’Église catholique romaine ne reste pas indifférente. La tourmente révolutionnaire passée, la papauté doit accomplir en Europe une immense tâche de reconstruction (celle des missions intérieures). En ce qui concerne les missions lointaines, le pape Pie VII entreprend une réorganisation de la CONGRÉGATION DE LA PROPAGANDE, tandis qu’est créée l’ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI (1822) dont la revue d’annales rend populaire l’idéal missionnaire. Mais c’est surtout le pape Grégoire XVI qui accorde au développement missionnaire une attention toute particulière. Pour ce faire, il s’appuie sur les ordres religieux et les congrégations, dont la renaissance est l’autre grande caractéristique du catholicisme du XIX^e siècle. Le mouvement missionnaire catholique va s’opposer en tous points à celui des Églises protestantes. Là où l’on trouve multiplicité des missions, voire rivalité, Rome propose un découpage strict, minutieux (préfectures et vicariats apostoliques), placé directement sous l’autorité du Saint-Siège et confié à des congrégations ultramontaines, particulièrement obéissantes. Au foisonnement missionnaire protestant s’oppose donc l’organisation de l’Église romaine.

L’aspect méthodique de l’œuvre missionnaire catholique se retrouve en premier lieu dans la création d’une Préfecture Apostolique des îles des Mers du Sud, qui couvre, outre les îles polynésiennes (de l’île de Pâques à la Nouvelle-Zélande, y compris les îles Fidji), la Réunion et Madagascar. L’artisan de cette création, l’abbé de Solages, ne parviendra jamais à mener à terme cet ambitieux projet. Après cet échec, le pape confie à une jeune congrégation, la CONGRÉGATION DES SACRÉS-CŒURS DE JÉSUS ET DE MARIE (les pères picpuciens) du R.P. Coudrin, l’évangélisation d’Hawaï en 1825, puis la totalité du VICARIAT APOSTOLIQUE d’OCÉANIE ORIENTALE. L’immensité du champ d’apostolat (de l’île de Pâques aux îles Cook, des îles Australes à Hawaï) absorbe les forces missionnaires des Picpuciens. Rome confie alors à une autre congrégation, la SOCIÉTÉ DE MARIE, le VICARIAT APOSTOLIQUE DE L’OCÉANIE OCCIDENTALE (1836). Mgr. Bataillon s’active à Wallis dès 1837, tandis que Mgr. Pompallier arrive en Nouvelle-Zélande en 1838. Les succès remportés tant par les Maristes que par les Picpuciens conduisent à de nouveaux découpages, tandis que l’Australie est placée sous l’autorité de l’archevêque de Sydney (1842). D’autres congrégations (Bénédictins, Passionnistes) y sont à l’œuvre: l’Australie ne joue pas, pour les missions catholiques, le même rôle que pour les missions protestantes. La base de repli

est bien plus le Chili, où les Picpuciens s’implantent également. De 1825 à 1850, l’Église catholique institue, à partir d’une préfecture apostolique, huit vicariats apostoliques en Mélanésie, Micronésie et Polynésie, deux diocèses en Nouvelle-Zélande, un archidiocèse et six diocèses en Australie. Outre les Maristes, les Picpuciens et le clergé australien, on trouve des Capucins (allemands et espagnols) aux îles Marshall et aux îles Carolines, des Trappistes en Nouvelle-Calédonie et la CONGRÉGATION DU SACRÉ-CŒUR aux îles Gilbert érigées en VICARIAT APOSTOLIQUE en 1897.

L’APPORT DES ÉGLISES AMÉRICAINES

À ces nombreuses missions, tant protestantes que catholiques, viennent s’ajouter, à partir de 1843, les Églises américaines mormones, puis adventistes et sanitos (ou *kanitos*). C’est encore une fois la Polynésie orientale qui est la première sollicitée par les envoyés de Joseph Smith, fondateur de l’ÉGLISE DE JÉSUS-CHRIST DES SAINTS DES DERNIERS JOURS. Cette Église est représentée à Tahiti et à Hawaï, en Nouvelle-Zélande et en Océanie centrale (îles Tonga et Samoa). Plus tardivement, les **Adventistes**, mouvement fondé en 1830 par William Miller, proposent leurs dogmes aux Océaniens à partir de 1871. Les interdits alimentaires que cette religion entend instituer sont bien acceptés en de nombreux archipels (îles Cook, Fidji, Tonga et Salomon). À la fin du XIX^e siècle, les **Sanitos**, branche dissidente des **Mormons**, fondée en 1860 (ÉGLISE RÉORGANISÉE DES SAINTS DES DERNIERS JOURS), sont les derniers à s’implanter en Océanie, une nouvelle fois à partir de la Polynésie. L’Océanie s’avère ainsi, tout au long du XIX^e siècle, une terre de mission privilégiée. Tous les grands courants chrétiens se sont investis dans cette partie du monde, et souvent à partir de Tahiti. Cette diversité n’est pas sans entraîner d’ailleurs de graves confusions en ce qui concerne les dogmes. Il faut y voir l’origine des nombreux mouvements syncrétistes qui se développent dans le Pacifique, de l’hérésie *mamaïa*, au début du XIX^e siècle à Tahiti, aux "cultes du cargo" (de 1860 à nos jours), si fréquents en Mélanésie.

F. SODTER

L’ÉGLISE PROTESTANTE

La conversion au christianisme des populations d’un certain nombre d’archipels polynésiens par des missionnaires protestants anglais, au début du XIX^e siècle, en a profondément transformé le milieu humain, au-delà des seuls aspects religieux. Par ses influences sur les domaines politiques et sociaux, elle a donné naissance à cette société tahitienne dite “traditionnelle” qui a duré jusqu’au début des années 1960 et dont certains caractères restent toujours vivants.

LES PREMIERS PAS DE LA MISSION, 1797-1815

1797-1802: LA DÉSILLUSION

Lorsque le 5 mars 1797 le "Duff" arriva en baie de Matavai, les missionnaires qui débarquèrent dans l’île de Tahiti espéraient un succès rapide. Le choix de Tahiti, comme premier champ d’activité pour la LONDON MISSIONARY SOCIETY (LMS), reposait sur les descriptions des navigateurs anglais et particulièrement de J. Cook qui avait établi de bonnes relations avec la famille régnante des Pomare: le climat était sain, la nourriture, abondante, et la langue tahitienne semblait facile à apprendre. Ces missionnaires, au nombre de 18, dont 5 étaient accompagnés de leurs épouses et de 3 enfants, appartenaient aux différentes Églises issues de la Réforme. Quatre seulement étaient des pasteurs confirmés, les autres exerçaient un métier avant leur départ d’Angleterre: médecin, charpentier, maçon ou cordonnier. Cela résultait d’un choix de la LMS; ils devaient, parallèlement à la prédication de l’Évangile, enseigner les techniques européennes aux Tahitiens pour favoriser le progrès social et économique.

Ces hommes allaient rapidement se rendre compte des difficultés de leur tâche. La dureté des mœurs, et surtout la pratique de l’infanticide et des sacrifices humains, la situation inférieure de la femme, ainsi que la licence sexuelle, les choquaient profondément. Par ailleurs, après les premiers présents offerts, les missionnaires ne pouvaient bientôt plus répondre à une demande constante d’objets européens et perdaient ainsi beaucoup de leur prestige initial. Leur opposition au commerce des armes et de la poudre avec les navires européens allait finir par provoquer un conflit sérieux avec le futur roi Pomare II. Douze missionnaires quittèrent Tahiti pour l’Australie en 1798, après l’agression de quatre d’entre eux. A ces difficultés matérielles s’ajoutaient l’absence d’intérêt de la plupart des Tahitiens, et l’hostilité ouverte de certains, en particulier des *ariori*, pour la nouvelle religion qui leur était enseignée. D’autant plus que cet enseignement était malaisé, la langue tahitienne se révélant beaucoup plus difficile que les missionnaires ne l’avaient imaginé, alors qu’ils ne disposaient d’aucune méthode pour l’apprendre. En attendant d’en acquérir quelques bribes, ils avaient recours aux services de deux matelots déserteurs.

1802-1808: LE DÉCOURAGEMENT

En juillet 1801, des renforts arrivèrent par le "Royal Admiral". Les neuf nouveaux missionnaires apportèrent également du matériel et du courrier. Une première tentative pour consolider la jeune mission avait été faite en 1798, mais le navire qui transportait les missionnaires fut capturé par un corsaire français. L’espoir de pouvoir enfin entreprendre l’œuvre d’évangélisation dans les districts de Tahiti renaissait grâce à un effectif accru, d’autant plus que deux missionnaires, J. Jefferson et H. Nott, commençaient à maîtriser la langue tahitienne. Mais cet espoir fut bref. Au cours du premier tour de l’île qu’ils firent, les deux missionnaires observèrent des préparatifs de guerre. Tu, le fils de Pomare I tentait en effet, avant

même la mort de son père, de consolider et d’accroître ses pouvoirs politiques et religieux, les deux pouvoirs étant intimement liés dans la société polynésienne ancienne, tout en s’appuyant sur le patronage du dieu ‘Oro et sur des alliés européens. La guerre, dite de Rua, qu’il mena en 1802 pour s’emparer de force de l’image de ‘Oro et l’installer sur son propre *marae*, fut sanglante et sans vainqueur. Le district de Matavai fut dévasté et les missionnaires durent se réfugier sur des navires de passage.

La mort de Pomare I, en 1803, fit perdre aux missionnaires leur protecteur. Néanmoins, son fils, lui succédant sous le nom de Pomare II, commença à se rapprocher des missionnaires, mais semble-t-il pour des raisons plus tactiques que religieuses. Le travail des missionnaires se poursuivait malgré tout. Leur connaissance de la langue ayant progressé, ils composèrent en 1805 un alphabet tahitien et rédigèrent en 1806 un vocabulaire tahitien de plus de 2 000 mots. Et, si les Tahitiens semblaient toujours aussi indifférents à l’Évangile, l’alphabétisation dans leur langue, entreprise par les missionnaires, recueillit un certain succès. Malheureusement, un nouveau conflit éclata à la fin de 1808 entre Pomare II et le clan des Teva. Devant le danger, tous les missionnaires, sauf quatre, quittèrent l’île de Tahiti pour celle de Huahine, où ils trouvèrent, pour quelque temps, refuge auprès de la veuve de Pomare I avant de partir pour l’Australie. La bataille eut lieu en décembre 1808 et se termina par la défaite de Pomare II qui se réfugia sur l’île de Moorea, retrouvant les quatre missionnaires restants qui l’y avaient précédé. À la suite de cet abandon, les autorités londoniennes de la LMS décidèrent de ne plus soutenir l’évangélisation de Tahiti.

Pomare II, roi de Tahiti, en 1813.

1808-1815: L’ACHARNEMENT

L’existence d’une mission d’évangélisation dans les îles de la Société allait dépendre d’abord de la ténacité d’un pasteur, H. Nott, resté à Moorea au cours des années 1809 et 1810, comme conseiller de Pomare II. Après sa défaite en 1808, celui-ci avait commencé à rompre progressivement avec le culte de ‘Oro, ce dieu n’ayant pas répondu à ses offrandes, et à se faire enseigner par Nott les principes de la religion de Jéhovah. En novembre 1811, peu de temps après que soient revenus certains missionnaires réfugiés en Australie, Pomare II demanda à être baptisé. Nott, doutant de la sincérité du souverain, lui demanda d’attendre. Le baptême ne lui fut finalement accordé qu’en 1819 contre l’avis de certains missionnaires qui n’acceptaient toujours pas sa conduite, en particulier son goût pour l’alcool et son homosexualité. Cependant, Pomare II manifestait maintenant publiquement sa nouvelle foi, notamment en violant les anciens tabous lors d’un bref retour à Tahiti en 1813. Cette attitude était capitale pour le succès de l’évangélisation, car les gens du peuple n’auraient pas osé manifester leur adhésion au christianisme sans que des chefs, et surtout Pomare, ne l’aient fait avant eux.

Certains habitants montraient en effet les signes d’une conversion. Deux missionnaires eurent ainsi la surprise et la joie de découvrir, lors d’une tournée à Tahiti en 1813, un petit groupe récitant des prières chrétiennes dans un lieu écarté. Ce sont ces premiers croyants que les missionnaires réunirent, pour les instruire, dans ce qui sera la première école bliqule, à Papetoai, dans l’île de Moorea, en juillet 1813. Leurs adversaires les surnommèrent les *pure Atua*, c’est-à-dire “ prieurs de Dieu ”.

Les chefs païens, inquiets du nombre croissant de ces *pure Atua* qui étaient considérés comme des partisans de Pomare, tentèrent de les massacrer en une nuit. Après l’échec de cette tentative, les chrétiens se réfugièrent durant quelque temps à Moorea, avant de revenir à Tahiti accompagnés de Pomare et de ses alliés des îles Sous-le-Vent. Une nouvelle attaque eut lieu en novembre 1815 et se termina par la victoire des troupes de Pomare, troupes dont les *pure Atua* formaient l’avant-garde. Sur l’ordre de Pomare, et contrairement aux usages, les vaincus de la bataille de Fei Pi furent épargnés. Cette clémence amena leur soumission à Pomare et les convainquit de l’efficacité de Jéhovah.

Pomare II, roi de Tahiti, en 1813.

LE RÈGNE DE L’ÉVANGILE, 1815-1836

Ayant retrouvé sa suprématie politique, Pomare II abolit immédiatement le culte des anciens dieux à Tahiti et à Moorea, fit détruire les *marae* et les images des dieux, et interdit les sacrifices humains et l’infanticide. Ses alliés des îles Sous-le-Vent agirent de même dans leurs îles, non sans rencontrer l’hostilité d’une partie de la population, comme à Raiatea. Cependant, les missionnaires ne commencèrent à créer des stations hors de Moorea qu’en décembre 1817, ayant reçu dans le courant de l’année un important renfort qui leur permit d’achever la construction d’un bateau, le "Haweis", et d’imprimer un abécédaire puis l’"Évangile selon saint Luc". Ces installations se firent à Tahiti, où quelques tournées avaient été faites dès le début de 1816, et aux îles Sous-le-Vent (Tableau 1), le choix des lieux étant autant, sinon plus, le fait des chefs que celui des missionnaires.

À la fin des années 1820, les principaux noyaux de population des îles de la Société avaient bénéficié de la présence plus ou moins permanente de missionnaires européens. Il n’en fut pas de même aux îles Australes et dans les Tuamotu de l’Ouest où la conversion fut l’œuvre de Polynésiens formés dans les îles de la Société, les “ teachers ”. Les tentatives successives de la LONDON MISSIONARY SOCIETY aux îles Marquises, la première ayant eu lieu en 1797, connurent toutes des échecs, qu’elles fussent le fait de missionnaires européens ou de “ teachers ”. L’existence de petites communautés protestantes aux îles Marquises fut finalement le fruit des efforts des pasteurs hawaïens envoyés à partir de 1853 par une branche de l’AMERICAN BOARD OF COMMISSIONERS FOR FOREIGN MISSIONS. L’augmentation du nombre des chrétiens et la dispersion des missionnaires posèrent à ces derniers le problème de l’organisation de l’Église. Finalement, la diversité des Églises d’origine des missionnaires fut respectée et chacun fut libre de son enseignement et de la fixation des règles d’accès au baptême et à la communion; ce qui ne fut pas sans créer des difficultés par la suite, lorsqu’ayant acquis une importance grandissante dans la société tahitienne, ils se déchirèrent dans une lutte pour le pouvoir et le prestige.

 Tableau 1 : La création des stations missionnaires européennes

	Île	Lieu	Nom de la station	Date de création
TAHITI	Matavai	Waugh Town	décembre	1817
	Papeete	Wilk’s Harbour	avril	1818
	Papara	Haweis Town	juin	1818
	Punaauia	Burder’s Point	octobre	1819
	Papaoa	Hankey Town	août	1823
	Mataoaë	Bogue Town	novembre	1823
	Hitiaa		mars	1825
	Tiarei	Roby Town	septembre	1827
MOOREA	Papetoai	Roby’s Place, Blest Town	fin de l’année	1811
	Afareaitu	Griffin Town	mars	1817
HUAHINE	Fare	Fare Harbour	juillet	1818
RAIATEA	Vaoaara	City of David	septembre	1818
BORA BORA		Beulah	novembre	1820
TAHAA	Vaitaore		février	1822

Le 13 mai 1818, Pomare II fonda, à l’instigation des missionnaires, la SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE TAHITI afin de contribuer à l’évangélisation des autres archipels du Pacifique. D’autres sociétés du même type furent créées les années suivantes aux îles Sous-le-Vent. De nombreux évangélistes polynésiens, pour la plupart originaires des îles Sous-le-Vent, furent ainsi envoyés en avant-garde aux îles Cook et aux îles Tonga à partir de 1822, puis aux îles Samoa et aux îles Fidji. Après l’abandon de la religion ancienne, un vide institutionnel s’était créé du fait des liens étroits qui existaient entre les pouvoirs religieux et politiques anciens. Les chefs, comme les missionnaires, avaient besoin d’un cadre pour gérer la nouvelle société chrétienne.

Dès octobre 1816, Pomare II échangea, au sujet des lois à élaborer, une correspondance avec les missionnaires qui se trouvèrent dans une situation ambiguë. Les lois devaient être conformes aux enseignements de l’Évangile, mais les missionnaires ne souhaitaient pas intervenir directement dans les affaires publiques. La “Loi de Tahiti”, connue sous le nom de “Code Pomare”, promulguée le 1^{er} mai 1819 par Pomare II à Papaoa, fut un compromis entre les soucis démocratiques des missionnaires et la volonté du souverain de conserver son absolutisme. Les différentes lois élaborées dans les années suivantes aux îles Sous-le-Vent prirent mieux en compte les intentions des missionnaires en limitant les prestations dues aux chefs et en instituant des jurys à la place des juges nommés par les chefs. Les années 1820 et 1830 allaient voir la consolidation, progressive mais non sans difficultés, des Églises polynésiennes qui devinrent de fait, surtout au cours de la régence suivant la mort de Pomare II en 1821, des institutions politiques. Par ailleurs, il semble qu’une partie importante de la population rejoignit la religion officielle préconisée par les chefs plus qu’elle n’adhéra profondément aux principes de l’Évangile.

Assez rapidement, des mouvements politico-religieux d’opposition se formèrent, tant contre les lois interdisant des coutumes toujours vivantes, comme la danse, le tatouage ou la liberté sexuelle, que contre les excès des prélèvements de biens de consommation opérés par les chefs et les contributions “volontaires” aux sociétés missionnaires auxiliaires. Le mouvement le plus important fut celui dit des *mamaïa* qui naquit en 1826 à Papeete alors que cette station n’avait pas eu de pasteur pendant deux ans. Les *mamaïa* croyaient que le Millenium (règne de 1 000 ans du Messie sur terre) avait déjà commencé et que dès lors les humains n’avaient plus besoin de lois et pouvaient revenir aux pratiques anciennes. Toutefois, la prière subsistait, mais en y incorporant les vieux chants et formules païens. La réaction vint du pouvoir civil et les chefs déportèrent les principaux prophètes *mamaïa* aux îles Sous-le-Vent, contribuant ainsi involontairement à la diffusion de leurs idées. La secte des *mamaïa* perdit de son influence après 1833, et l’épidémie de variole de 1841 décima ses derniers adeptes connus pour leurs talents de guérisseurs et ayant refusé de se faire vacciner.

Il est difficile de connaître l’importance réelle de la secte des *mamaïa*. Les dénombrements faits par les missionnaires dans les années 1829 et 1830 nous fournissent cependant le nombre de chrétiens pour deux stations, celles de Burder’s Point et de Haweis Town, regroupant 34 % de la population de l’île de Tahiti (Tableau 2). Plus du tiers des adultes et près du cinquième des enfants n’appartenaient pas à l’Église protestante, et la christianisation était proportionnellement beaucoup plus forte chez les femmes que chez les hommes.

 Tableau 2 : Le nombre de protestants dans deux stations de Tahiti en 1830

	Sexe masculin	Sexe féminin	Total
Membres de l’Église	263	256	519
Adultes baptisés	398	259	657
Enfants baptisés	538	391	929
Adultes non baptisés	501	141	642
Enfants non baptisés	129	78	207
Total	1 829	1 125	2 954

UNE ÉGLISE EN DÉFENSE, 1836-1914

La venue, en 1834, de missionnaires catholiques français et leur volonté de combattre l’hérésie provoqua une crise politico-religieuse qui se termina par le Protectorat de la France sur le royaume des Pomare et par le départ de la plupart des missionnaires de la LMS. Après une période de désorganisation, l’arrivée de missionnaires protestants français permit aux Églises tahitiennes de se ressaisir.

1836-1863: LE CONFLIT DES RELIGIONS ET DES ÉTATS

Après leur débarquement aux îles Gambier, les missionnaires picpuciens tentèrent en 1836 de s’installer à Tahiti. Leurs plaintes, après leur expulsion par la reine Pomare IV et l’échec d’un second essai en 1837, décidèrent le gouvernement français à envoyer des navires de guerre à Tahiti. La reine dut accepter de signer en 1838 une convention donnant aux Français le libre accès à Tahiti et d’accorder en 1839 à la religion catholique “les mêmes privilèges” qu’au protestantisme. Le 8 août 1841, les premiers missionnaires catholiques s’installèrent à Papeete. Les conflits entre la reine et certains chefs permirent au vice-amiral Dupetit-Thouars d’imposer le Protectorat de la France sur le royaume des Pomare en septembre 1842. Espérant un soutien de la Grande-Bretagne, la reine revint sur sa signature et, en 1844, ses partisans se révoltèrent contre les Français et leurs alliés tahitiens. La guerre dura près de trois ans et se termina par la soumission de la reine. Effrayés, la plupart des missionnaires de la LMS, arrivés depuis peu et en conflit avec les “ anciens ”, firent Tahiti dès la fin de 1844. Après la victoire militaire et dans le souci de mieux asseoir la présence de la France, les autorités du Protectorat s’attachèrent à contrôler l’influence britannique, dont les missionnaires de la LMS apparaissaient comme des propagandistes naturels.

Les terres des missionnaires et les temples devinrent propriété nationale en 1850. Deux lois, en 1851 et 1852, limitèrent le nombre des pasteurs (un par district) ainsi que leurs déplacements, puis les firent élire, en tant que fonctionnaire, par l’ensemble des notables du district, de n’importe quelle confession et non plus par les seuls membres d’Église, l’élection d’un étranger étant soumise à la ratification de l’Assemblée législative. C’était le pasteur élu qui admettait les fidèles dans la communauté. Les pasteurs de la LMS restés à Tahiti et à Moorea après l’établissement du Protectorat ou venus depuis, comme Spencer et Lind au début de 1852, refusèrent, à l’exception du pasteur Darling, d’appartenir à cette Église nationale dont le chef, J.M. Orsmond, était exclu de la LMS depuis 1844. Ils quittèrent les îles du Vent à la fin de 1852, certains pour les îles Sous-le-Vent, demeurées indépendantes après la convention franco-britannique de 1847, et les îles Australes qui ne faisaient pas partie du Protectorat. W. Howe resta à Tahiti, comme pasteur de la paroisse indépendante, de langue anglaise, de Papeete. Les Églises protestantes tahitiennes se retrouvèrent alors entre les seules mains de pasteurs polynésiens.

Le pasteur américain J.M. Orsmond, chef de la LMS à Tahiti, en 1852.

1863-1884: LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

Bien que certains, comme le Commissaire de la République Lavaud dès 1850, aient été favorables à la venue de missionnaires protestants français pour conforter les pasteurs indigènes, le premier, envoyé par la SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS (SMEP), Th. Arbousset, n’arriva qu’en 1863, en réponse à une demande officielle de l’Assemblée législative faite en 1860. Th. Arbousset, élu pasteur de Papeete, constatant la faiblesse de la formation des pasteurs indigènes et leur isolement, réinstitua des Conférences trimestrielles réunissant pasteurs et diacres. Il fit venir en 1864 son gendre, F. Atger, et lui confia la création d’une école protestante française, située en face de l’école catholique, ce qui avait été l’un des vœux de l’Assemblée législative. L’objectif principal des missionnaires de la SMEP qui leur succédèrent et développèrent l’enseignement protestant, fut cependant d’affranchir l’Église tahitienne du pouvoir civil et de lui permettre de s’organiser elle-même, et pour cela il fallut du temps. Le Synode des Églises protestantes de Tahiti et de Moorea, dont la formation fut pourtant approuvée par le Commissaire de la République en 1873, ne put faire publier la “Discipline” qui réglait le fonctionnement des Églises. Ce n’est qu’en janvier 1884 que le Conseil supérieur des Églises tahitiennes fut institué par décret du Président de la République.

Le pasteur français J. de la Motte, chef de la LMS à Tahiti, en 1884.

1884-1914: L’ÉGLISE PROTESTANTE “TRADITIONNELLE”

Bien que le décret de 1884 n’ait pas satisfait les missionnaires français, car l’administration conservait un droit de regard sur les décisions du Conseil supérieur, il sera le statut des Églises protestantes de Polynésie française jusqu’à leur autonomie en 1963, après avoir été étendu à toutes les îles en 1927. La paroisse, unité de base ayant juridiquement la personnalité civile, était dirigée par un pasteur et son conseil de diacres nommés par les membres de la paroisse de plus de 21 ans. Le Conseil d’arrondissement, regroupant les délégués de plusieurs paroisses, examinait les affaires administatives et disciplinaires de chaque paroisse, à l’exclusion des questions budgétaires. Le Conseil supérieur, organe officiel des paroisses auprès du gouvernement local, composé de délégués des Conseils d’arrondissement, réglait les problèmes généraux et discutait le budget. Une commission permanente agissait au nom du Conseil entre les sessions annuelles, et un "Règlement Intérieur de l’Église" coordonnait la vie des églises.

Les missionnaires français, conscients des inégalités, étaient respectueux de certaines traditions héritées de la période anglaise et de la volonté des Polynésiens de préserver leur langue. Ils se heurtèrent jusque vers 1908 à la méfiance de l’administration et subirent même de violentes attaques politiques, apparaissant aux yeux de certains comme un “parti tahitien” et “anti-français”. Ces tensions diminuèrent par la suite, et les signes d’un renouveau de l’Église protestante apparurent à la veille de la première guerre mondiale. Quelques documents nous permettent d’apprécier le poids de la religion protestante au début du siècle (Tableau 3).

Bien que dans ces documents le regroupement des îles Gambier, catholiques, et Australes, à dominante protestante, soit regrettable, on peut distinguer: un noyau dur du protestantisme, les îles Sous-le-Vent, un fléchissement de la religion réformée à Tahiti et Moorea, où en 1881 près des trois quarts de la population était cependant protestante, et sa quasi-disparition aux îles Tuamotu, où catholiques, mormons et sanitos dominant.

Tableau 3 : Les protestants en 1902

Îles	Nombre de protestants	Pourcentage de protestants par rapport à la population totale	Nombre de pasteurs européens	Nombre de pasteurs polynésiens
TAHITI et MOOREA *	7 300	57 %	4	19
Îles SOUS-LE-VENT **	4 600	91 %	1	8
Îles MARQUISES	300	8 %	1	3
Îles TUAMOTU	100	2 %	0	2
AUSTRALES et GAMBIER	2 043	59 %	0	9
Total	14 343	49 %	6	41
* militaires et population des navires sur rade non compris <p>Sources : Arch. Nat. Sect. Outre-Mer A160 (23) : Lettre du gouverneur Petit au Ministre des Colonies, 15 mars 1903</p> H. VERNIER - Au vent des Cyclones, p. 329 Annuaire des Établissements Français d’Océanie, 1902	** île de Maïao exclue			

LE BILAN DU PROJET MISSIONNAIRE

À leur arrivée à Tahiti, les missionnaires de la LMS avaient un double objectif: convertir ce peuple païen au christianisme, mais aussi le faire avancer dans la voie de la civilisation, en particulier en lui enseignant les techniques européennes. La révolution vestimentaire, souvent attribuée aux missionnaires, avait été en fait largement amorcée avant 1797 et, malgré un engouement massif des Tahitiens pour les textiles européens, les missionnaires échouèrent dans la création d’ateliers de tissage à Tahiti et à Moorea. Même échec, à de rares exceptions près, comme aux îles Australes, dans la volonté missionnaire de transformer l’habitat en le regroupant autour des stations missionnaires et en essayant de promouvoir le style des chaumières anglaises. Les autorités du Protectorat échouèrent d’ailleurs de la même façon lorsqu’elles voulurent créer des “villages” dans les années 1860.

Les projets de développement de cultures commerciales, comme la canne à sucre, le café ou le coton, afin de lutter contre l’indolence et le vice, ne réussirent pas davantage. Les chefs, qui avaient leurs propres projets, voulurent contrôler ces essais, et les Tahitiens, à qui les missionnaires offraient d’apprendre gratuitement des nouvelles techniques, demandaient à être payés pour cet effort. Le maintien d’une langue tahitienne vivante fut finalement une des principales, sinon la plus grande, réussites des missionnaires de la LMS. Par la création d’un alphabet tahitien et son enseignement, puis par la traduction de la Bible dans cette langue et sa diffusion, les missionnaires permirent à la population de résister partiellement aux volontés coloniales de transformation de la société et de conserver un élément fondamental de sa culture.

LES RELIGIONS VENUES D’AMÉRIQUE

Des nombreuses Églises nées aux États-Unis au XIX^e siècle d’une réinterprétation de la Bible, et en particulier de l’Ancien Testament, dans un mouvement général de rejet du vieux continent, trois s’étaient implantées dans les Établissements Français d’Océanie (EFO) en 1914: l’ÉGLISE DE JÉSUS-CHRIST DES SAINTS DES DERNIERS JOURS, ou ÉGLISE MORMONE, l’ÉGLISE RÉORGANISÉE DE JÉSUS-CHRIST DES SAINTS DES DERNIERS JOURS, appelée Sanito, et l’ÉGLISE ADVENTISTE DU 7^{ème} JOUR. Les deux premières se développèrent essentiellement dans des régions (îles Tuamotu et une partie des îles Australes) déjà converties au protestantisme par des missionnaires polynésiens mais qui, par leur éloignement, échappaient largement à la surveillance des missionnaires européens. Tout d’abord l’administration française, bien que vigilante, ne créa pas de grandes difficultés aux premiers arrivés, les Mormons, car, comme l’écrivait en 1850 le Commissaire de la République Bonard, leur nationalité “rivale de celle des anglais, est un contrepoids qui ne devrait pas être dédaigné à Tahiti”. Mais la révolte des habitants de l’atoll d’Anaa en 1852, au nom du mormonisme, ainsi que l’expansion croissante des intérêts américains dans le Pacifique Sud conduisirent l’administration à exercer un contrôle beaucoup plus strict sur les missionnaires américains au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle.

LES MORMONS ET LES SANITOS

La venue de trois missionnaires mormons dans le Protectorat en 1844 n’est pas le fruit du hasard. Ils n’avaient pas trouvé de bateau pour Hawaï, mais leur but était d’atteindre une de ces îles du Pacifique Sud peuplées, selon leur doctrine, par les descendants de fils d’Israël ayant quitté l’Amérique. Les habitants de la première île touchée, Tubuai (îles Australes), réclamèrent que l’un d’eux restât, sans doute en raison du prestige apporté à l’île par la présence d’un missionnaire blanc. Arrivés en pleine guerre à Tahiti, les deux autres missionnaires n’eurent guère de succès. Une tentative d’installation à Huahine (îles de la Société), où residait un missionnaire de la LMS, échoua totalement. Une autre à Anaa (archipel des Tuamotu), évangélisée par des “teachers”, connut au contraire un grand succès: en 1845, et en moins de six mois, 620 personnes sur une population de l’ordre de 2 000 furent converties. Des renforts arrivèrent en 1850, mais les lois de 1851 et 1852 sur l’organisation des Églises dans les districts rendirent impossible le travail de missionnaire itinérant qui était celui des Mormons. A la fin de 1852 tous les missionnaires mormons avaient quitté le Protectorat. C’est à ce moment qu’éclata à Anaa une révolte des fidèles contre l’autorité, représentée par un gendarme qui fut tué, et contre les missionnaires catholiques arrivés dans cette île en 1850.

Des communautés mormones allaient toutefois se maintenir, sans dirigeants ni missionnaires, en se divisant en de nombreuses factions comme les “Moutons” (*Mamoe*), les “Israélites” (*Itareata*) ou les “Siffleurs” (*Hio-Hio*), jusqu’en 1873, date à laquelle deux missionnaires américains de passage reprirrent le contact avec la communauté de Tahiti. Mais il ne s’agissait plus de la même Église. Ces missionnaires appartenaient à l’ÉGLISE RÉORGANISÉE DE JÉSUS-CHRIST DES SAINTS DES DERNIERS JOURS que l’on appellera Sanito à Tahiti et Kanito dans l’archipel des Tuamotu. Cette Église était née en 1860 d’un désaccord d’une minorité des fidèles avec les décisions du successeur du prophète J. Smith. En 1879 un missionnaire de l’Église sanito s’installa à Tahiti et renoua avec les communautés des îles Tuamotu.

Aussi, lorsqu’en 1892, deux missionnaires mormons de l’Utah revinrent à Tahiti, la confusion fut grande. Il leur fallut faire appel à un "ancien" de 1844 pour qu’il vienne les reconnaître. Il n’est pas possible de savoir comment se fit le partage des fidèles entre les deux Églises. En 1902, alors que le nombre des missionnaires mormons de l’Utah s’était accru jusqu’à 10, le nombre des fidèles sanitos était, selon le gouverneur Petit, nettement plus élevé que celui des mormons (Tableau 4).

Îles	Mormons		Sanitos		Adventistes
	Fidèles	Prédicants américains	Fidèles	Prédicants américains	
TAHITI et MOOREA	8	1	50	1	} 100
Îles SOUS-LE-VENT	7				
Îles MARQUISES		3			
TUAMOTU et GAMBIER	860	4	1 500	1	
Îles AUSTRALES	98	2			
Total	973	10	1 550	2	100

LES ADVENTISTES

Dans les années 1890, un bateau armé par la jeune Église adventiste fit une tournée d’évangélisation dans les îles du Pacifique à l’appel d’un habitant de Pitcairn. Il laissa un missionnaire dans l’île de Tahiti en 1892, puis un autre dans celle de Raiatea en 1893. Cette île était en pleine guerre à la suite de l’annexion française et c’est tout d’abord auprès des rebelles que le missionnaire se fixa. Autorisé ultérieurement à construire un temple mais non à fonder une école, il constitua un premier noyau de fidèles auprès de familles "demies", anglophones. En 1902, l’Église adventiste ne réunissait qu’une centaine de personnes, pour la plupart aux îles Sous-le-Vent.

F. SODTER

LA MISSION CATHOLIQUE EN POLYNÉSIE ORIENTALE

Tardive et timide, la pénétration du catholicisme en Polynésie présente un aspect méthodique, continu, contrairement aux autres missions chrétiennes en Océanie. Cela s’explique sans aucun doute par le choix pontifical de confier l’évangélisation des archipels à une seule et même congrégation, qui a, jusqu’à ce jour, marqué de sa présence le catholicisme polynésien: depuis plus de 150 ans, les religieux de la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie sont à pied d’œuvre dans ces îles.

Un siècle a été nécessaire à ceux que l’on surnomme les Picpuciens, en raison de la localisation de leur siège rue de Picpus à Paris, pour essaimer dans la totalité des Établissements Français d’Océanie, découpés en deux vicariats apostoliques. Chaque vicariat est dirigé par un vicaire apostolique, prélat revêtu du caractère épiscopal, mais le territoire qu’il gouverne, non autonome, dépend directement du siège apostolique (la papauté). Ce territoire est divisé en paroisses dotées chacune d’un patrimoine immobilier, tant sacré que profane, permettant un enracinement dans le long terme. Placé sous l’autorité de vicaires apostoliques (communément appelés évêques), le personnel missionnaire picpucien présente une réelle unité d’action due à une stricte hiérarchisation et à une complémentarité de ses membres. À côté des missionnaires ordonnés prêtres (qui célèbrent la messe et sont chargés de l’animation spirituelle), on trouve des auxiliaires précieux, les frères convers.

UNE IMPLANTATION TARDIVEMENT MÉTHODIQUE

C’est au R.P. Coudrin et à ses religieux que Rome a confié, en 1825, une œuvre de longue haleine: convertir tous les habitants de la Polynésie orientale à la “vraie foi”. Dans cette optique, nulle différence n’existe entre “païens” et “hérétiques”. Existe-t-il des priorités dans la “stratégie” missionnaire? On peut en douter: les missionnaires catholiques font surtout preuve d’un grand pragmatisme, en fonction des occasions qui s’offrent à eux.

PREMIÈRES APPROCHES, PREMIERS SUCCÈS

C’est ainsi que l’arrivée au Chili de la première équipe à destination de la Polynésie orientale est marquée par la rencontre d’un capitaine de goélette français qui oriente le choix de la mission vers Mangareva. Dans le même temps, des Picpuciens sont laissés à Valparaiso pour évangéliser et surtout constituer une base arrière, jugée nécessaire depuis l’expérience malheureuse à Hawaï. En 1834, les prêtres H. Laval et F. Caret, accompagnés du frère C. Murphy, débarquent dans

le petit archipel des Gambier, où ils connaissent un succès considérable à partir de 1838. La seconde équipe est conduite par le vicaire apostolique, Mgr. Rouchouze. Le jeune évêque, si satisfait soit-il de ce premier succès, a de sa mission une vision plus large: il entend demeurer en contact avec l’Amérique du Sud, visiter l’archipel des Sandwich, où ses religieux ont pris pied à nouveau, et surtout, nouer des liens avec les habitants des îles Marquises, où il envoie, en 1838, trois missionnaires, à Tahuata. Il débarque en personne dans cet archipel réputé pour sa violence, en compagnie de sept autres Picpuciens.

Les communications sont alors tellement aléatoires que même les liaisons vitales sont difficilement assurées. Les religieux s’aperçoivent vite qu’une seule île est régulièrement fréquentée: Tahiti. Il faut donc y ouvrir un poste, en dépit de l’hostilité de la LMS. Après l’expulsion des premiers missionnaires catholiques et l’intervention de la Marine française, le traité de 1839 ouvre le royaume des Pomare à toutes les confessions religieuses. Cela ne signifie pas le début d’une quelconque évangélisation catholique. L’évêque entend disposer là d’une base, comme à Valparaiso. L’absence de personnel ne lui permet d’ailleurs pas d’ouvrir une mission à Tahiti. C’est cette pauvreté en effectifs qui décide de son départ pour la France (1841).

Pendant son absence, des préfets apostoliques gèrent les trois archipels: Hawaï, Gambier et Marquises. Placé à la tête de ce dernier poste, le père Caret se voit contraint à l’abandon de Nuku Hiva, puis de Ua Pou. La situation politique à Papeete, particulièrement confuse, lui paraît d’autre part nécessiter l’envoi de religieux à Tahiti, où il arrive en 1841. Excellent religieux, le père Caret est peu à l’aise dans les tractations subtiles qui doivent conduire le royaume des Pomare dans le giron de la France (1842). Il n’a surtout pas l’autorité nécessaire, au sein de la mission, pour s’engager à long terme. Il attend le retour de son supérieur avec les renforts promis. La disparition en mer de la seconde équipe picpucienne, apprise à Tahiti seulement en 1844, porte un coup sérieux à l’implantation des catholiques. La guerre franco-tahitienne (1844-1847) achève de ruiner les maigres espoirs des Picpuciens à Tahiti: les premières constructions sont incendiées. Le père Caret s’en va alors mourir aux îles Gambier, seule vraie réussite missionnaire romaine, en dix années d’efforts.

L’INTERVENTION FRANÇAISE: UNE NOUVELLE DONNE POLITICO-RELIGIEUSE

La présence de garnisons militaires à Tahiti et aux îles Marquises, ainsi que le départ de la LMS, retournent une situation difficile au profit de la mission catholique, conduite désormais par Mgr. Baudichon (1845). Alors que dans l’île de Tahuata la mission s’implante bien, les îles de Nuku Hiva, puis de Ua Pou disposent à leur tour de missionnaires. Les îles Gambier, sous la conduite du père Liausu, atteignent leur apogée missionnaire. En revanche, Tahiti ne dispose que d’un seul prêtre, faisant fonction d’aumônier: il faut attendre 1847 pour qu’un véritable missionnaire y soit installé à demeure. Mais Mgr. Baudichon n’est pas l’homme de la situation: dès 1848, il abandonne les îles Marquises où, il est vrai, les succès sont très limités (104 baptêmes seulement entre 1846 et 1848). Rome procède de surcroît, en 1849, à une réorganisation ecclésiastique de cette contrée. De nouveaux vicariats apostoliques sont créés: celui de Tahiti est confié à Mgr. Jaussen. Il couvre l’ensemble des archipels, de l’île de Pâques aux îles Cook. Le vicariat de Taiohae (îles Marquises) acquiert, de ce fait, une totale autonomie, ainsi que celui d’Hawaï. Ce n’est donc qu’à partir de 1850-1860 que la mission catholique dispose d’une structure et d’un personnel lui permettant enfin de mener une réelle politique d’implantation. Encore une fois Tahiti est délaissée, même si de petites communautés apparaissent à Papeete et à Mataiea, qui peuvent prendre appui sur les sœurs de Cluny, arrivées en 1844. Bien que Tahiti soit le siège de la résidence épiscopale, aucune œuvre d’évangélisation sérieuse n’y est tentée. L’objectif missionnaire de Mgr. Jaussen est en fait les îles Tuamotu. Ce sont dans les atolls de Faaite et d’Anaa que les Picpuciens ouvrent, dans des conditions matérielles pénibles et dangereuses, des postes d’où ils peuvent rayonner vers les îles alors inconnues de l’est de l’archipel. Ils s’opposent alors aux missionnaires américains mormons, non sans incidents graves.

À partir de 1855, Mgr. Jaussen, qui a acheté à Tahiti un vaste domaine vite dénommé “la vallée de la Mission”, se tourne vers les îles de la Société. Tandis que des ouvriers mangaréviens entreprennent la construction de la cathédrale de Papeete, une équipe missionnaire étoffée prospecte les différents districts avec succès. Cette dynamique porte ses fruits, comme en témoigne la construction de nombreuses églises et comme l’atteste la courbe des baptêmes à Tahiti (Fig. 1).

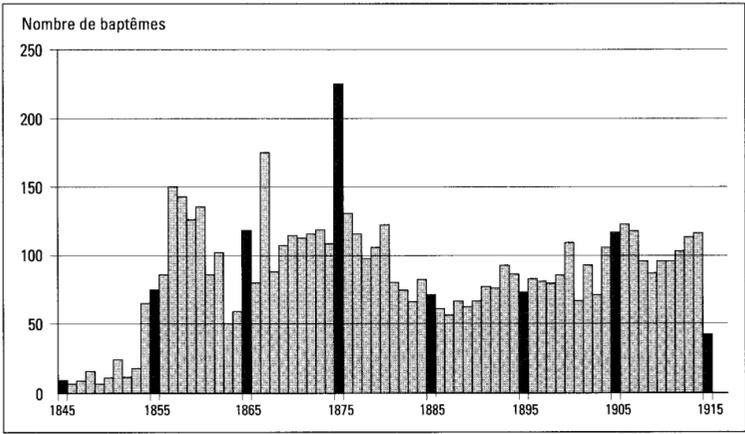


Fig. 1: Évolution du nombre de baptêmes à Tahiti

L'arrivée des pasteurs de la SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS freine cependant un mouvement de conversion encore embryonnaire. Pourtant, des Picpuciens allemands parviennent en 1873 à s'implanter à Moorea, île considérée comme le bastion du protestantisme en Polynésie.

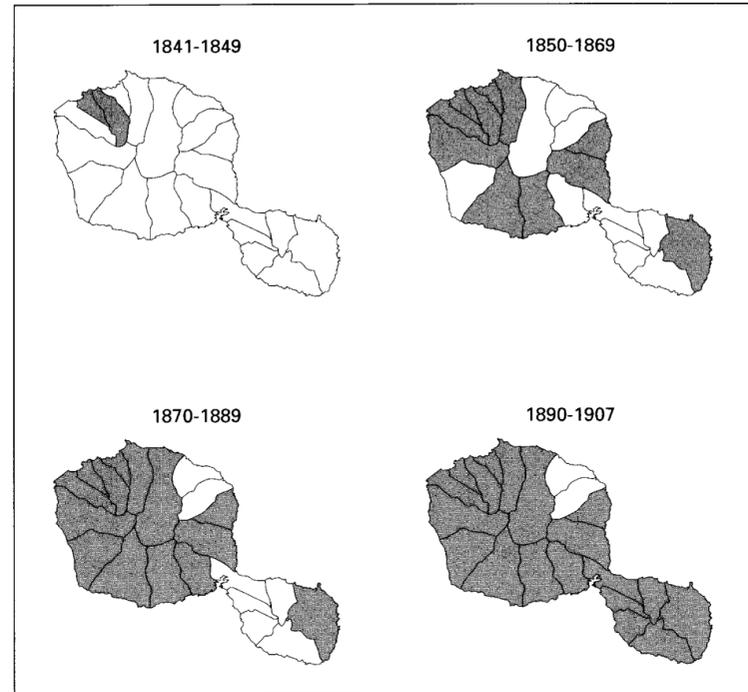


Fig. 2: La création des paroisses catholiques à Tahiti

Dans le vicariat apostolique des îles Marquises, la situation est beaucoup plus complexe. Après avoir obtenu des résultats encourageants, Mgr. Dordillon, qui a lancé les missions de Ua Huka et de Hiva Oa, se heurte à des difficultés sans fin. L'archipel tout entier est en pleine anarchie. Les guerres, les assassinats se multiplient. Nombre de stations doivent être, temporairement ou définitivement, abandonnées au cours de ces années d'épreuves.

L'HEURE D'UN PREMIER BILAN

Avant le rattachement du royaume des Pomare à la France en 1880, la répartition géographique du catholicisme polynésien apparaît déjà nettement. La communauté mangarévienne est certes moins florissante, mais le catholicisme y demeure "religion d'État". La mortalité, le dépeuplement économique, la rivalité politique avec l'administration coloniale portent cependant des coups sérieux à la "théocratie" du père Laval. L'action missionnaire aux îles Tuamotu demande un effort constant. Mais, partant d'Anaa et de Rikitea, les missionnaires, inlassablement, sillonnent les atolls. L'est de l'archipel est solidement converti. Aux îles Marquises, la campagne de pacification, menée en 1880 par l'amiral Dupetit-Thouars, permet enfin aux missionnaires d'envisager des actions plus soutenues. Mais c'est de loin le poste le plus difficile. Plus d'une fois, les Picpuciens envisagent un abandon pur et simple de ce vicariat. On ne peut affirmer qu'une conversion réelle des habitants de l'archipel soit en cours à cette date.

Dans l'archipel de la Société, seules les îles du Vent bénéficient de structures ecclésiastiques: des paroisses sont créées, animées par des équipes stables et entreprenantes. La mission peut s'appuyer en partie sur des colons français, parmi lesquels les catholiques sont majoritaires (bien que peu pratiquants le plus souvent). Surtout, les Picpuciens savent tirer profit de la présence de nombreux immigrés. À Tahiti comme à Moorea, il existe déjà des communautés paumotu ou mangarévienne acquises au catholicisme. Il s'agit là de noyaux précieux, tout comme le sont les Pascuans. Partie intégrante du vicariat, l'île de Pâques a été évangélisée par des Picpuciens (EYRAUD - 1864). En 1871, la mission décide de rapatrier tous les Pascuans à Tahiti et à Moorea où ils forment des communautés dynamiques, comme celle de Pamatai. Les prêtres catholiques s'intéressent aussi aux travailleurs immigrés des îles Gilbert, les Arorai et, dans une moindre mesure, aux Chinois. Toutes ces minorités leur permettent, au gré de leurs migrations internes, de disposer de points d'ancrage dans toutes les îles. Succédant à Mgr. Jaussen, Mgr. Verdier se donne pour tâche d'établir des prêtres dans les îles Sous-le-Vent. Devenues françaises en 1888, pacifiées en 1897, Raiatea et les îles voisines ne reçoivent des missionnaires qu'en 1907. L'implantation est particulièrement délicate (Bora Bora ne dispose d'une chapelle qu'en 1937). Une mission est aussi lancée vers les îles Australes en 1909. Mais Rurutu n'est "visitée" qu'en 1928. Dans ces îles, l'Église catholique ne rassemblera que de très petites communautés. En revanche, l'archipel de Cook apporte davantage de satisfactions; à tel point qu'il est érigé en vicariat apostolique.

Vers 1930, les "Papistes" sont à pied d'œuvre sur la totalité de leurs vicariats. Partout des équipes missionnaires ont su tisser leur toile. Chaque île reçoit régulièrement la visite de prêtres, certains ont des missionnaires-curés à demeure. L'approche a été lente mais régulière, couvrant peu à peu tous les Établissements Français d'Océanie. Les Picpuciens ont imprimé leur marque de façon durable, sans que cela soit partout synonyme de succès, mais au moins de présence missionnaire. L'approche missionnaire a beaucoup varié selon les îles et

les époques. L'évangélisation des îles Marquises et celle des îles Australes, par exemple, ont eu peu de choses en commun. S'implanter dans les archipels convertis au protestantisme a été délicat.

Il est intéressant de noter que les Picpuciens ne furent finalement jamais face à leurs adversaires déclarés de la LMS. Excepté lors de l'expulsion en 1838 des pères Caret et Laval, et au cours des années 1841-1844, les missionnaires des deux parties ne se trouvèrent jamais en présence. Il fut dès lors difficile, de part et d'autre, de ne pas céder aux clichés, et même parfois à la calomnie...

L'ŒUVRE SOCIALE DES MISSIONS

Pour se faire accepter d'une population en état de choc (crise démographique d'une exceptionnelle gravité, désorganisation politique, effondrement psychologique) les missionnaires sont appelés à développer des activités autres que strictement religieuses, et à s'engager dans la vie sociale et politique.

De plus, en contact avec une société idolâtre, guerrière, parfois cannibale, le religieux ne peut que refuser cette situation, pour lui, issue du "Mal". Cette société primitive doit donc être modifiée de fond en comble. L'évangélisation ne saurait suffire. L'avenir de Tahiti et de ses dépendances ne peut s'envisager que calqué sur la civilisation européenne. Il y a dès lors tout un travail d'amélioration des conditions de vie à conduire sur ce modèle, jugé le meilleur, en tenant compte toutefois de certaines spécificités locales.

Avant 1848, le vicariat apostolique de l'Océanie est scindé en préfectures apostoliques. Devant l'importance que celles-ci acquièrent, elles se sont érigées elles-mêmes en vicariats. Outre celui d'Hawaï, les vicariats des îles Marquises et de Tahiti sont créés, totalement autonomes les uns par rapport aux autres. En revanche, celui de Papeete inclut des îles extérieures au Protectorat (îles Cook, île de Pâques). Ces limites ne correspondent donc plus aux frontières politiques fixées par le colonialisme en cette fin du XIX^e siècle.

Chaque vicariat apostolique est divisé en missions à la tête desquelles on place un supérieur, car la stricte hiérarchie de la congrégation exclut toute indépendance, tant dans l'organisation du vicariat que dans la vie intérieure du missionnaire, soumis à la double autorité ecclésiastique du vicaire apostolique et du supérieur religieux (le provincial). Selon les progrès de la mission, on procède alors au découpage du vicariat en paroisses, qui deviennent le nouveau cadre de vie des Polynésiens.

L'habitat traditionnel, dispersé et très souvent nomade, fait place à des villages centrés dorénavant sur l'église, le presbytère et l'école. Tout autour s'élèvent des maisons individuelles construites en dur selon les vœux des Picpuciens, et pour lesquelles ils proposent des plans-types où hommes, femmes et enfants disposent de chambres séparées. Toutes ces constructions s'édifient autour des lieux de culte: chapelles, églises, couvents, cathédrales, ainsi que des évêchés et des presbytères. L'œuvre architecturale de la mission catholique frappe par sa diversité et son importance, le summum étant atteint dans le petit archipel des Gambier.

ÉCHECS ET INSUFFISANCES

Si l'énergie déployée par ces quelques dizaines de religieux en Polynésie est impressionnante, les résultats sont-ils à la hauteur de cette activité?

UNE ŒUVRE INACHEVÉE

Il est évident que la société polynésienne a été imprégnée, pour une bonne part, du schéma social véhiculé par les religieux picpuciens. À Tahiti comme dans les îles, la vie de groupe (*pupu*) est déterminante. Là où l'Européen privilégie la responsabilité personnelle et la liberté individuelle, le Polynésien oppose l'enracinement collectif (père HODÉE, 1883). Dès lors, l'acceptation du message évangélique n'est plus l'affaire des individus, mais de l'ensemble de la collectivité. Dans la mesure où celle-ci s'implique dans l'Église, c'est l'ensemble de la société polynésienne qui est concerné. Il reste à déterminer si la totalité de la teneur du

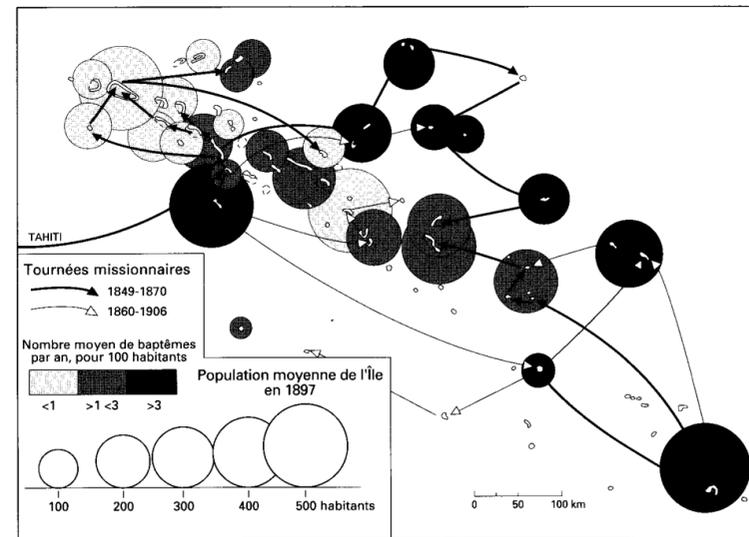


Fig. 3: L'implantation catholique dans l'archipel des Tuamotu-Gambier, 1834-1914

message du modèle proposé a bien été perçue par les sociétés auxquelles il s'adressait. On peut en douter. Ce qui frappe en premier lieu, à la lecture des correspondances missionnaires, c'est le sentiment d'insuffisance que ressentent les Picpuciens à l'égard de leurs paroisses. Certes, ces hommes, épris d'absolu, sont terriblement exigeants. Il n'en est pas moins vrai que 72 religieux, entre 1834 et 1914, abandonnent leur poste, soit environ 50 % des effectifs. Ceci est à rapprocher des demandes réitérées des vicaires apostoliques, tant aux îles Marquises qu'à Papeete, d'abandonner ces archipels. C'est dire s'il y a loin de l'espérance, née au cours des années de formation, à la réalité océanienne.

UN PERSONNEL INSUFFISANT

Ces départs répétés permettent aussi de saisir les carences d'une mission dont les membres sont trop peu nombreux pour desservir des vicariats aussi vastes. L'originalité de la mission catholique, en ce XIX^e siècle, par rapport aux autres missions chrétiennes, tient au fait qu'elle repose uniquement sur un petit nombre d'Européens.

Les tentatives pour faire naître un clergé indigène échouent (un seul prêtre mangarévien ordonné en 80 ans). Les écoles de catéchistes, implantées dans les îles de Mangareva et Moorea et à Papeete, n'aboutissent pas, même si certains diacres jouent un rôle majeur, aux îles Tuamotu par exemple.

Dans l'Église catholique romaine, le prêtre est unique et irremplaçable. Dès lors, la quarantaine de religieux ordonnés, présents dans les deux vicariats, est soumise à des conditions d'apostolat extrêmement pénibles. Ceci explique la mortalité élevée chez ces religieux, surtout parmi ceux dans la force de l'âge. La tâche du missionnaire ne se conçoit qu'en perpétuels déplacements. Dans les îles hautes, le cheval est le seul moyen de locomotion, avec la marche. Dans les atolls des Tuamotu, ce sont d'incessants voyages en mer sur des embarcations de faible tonnage, parfois même de simples pirogues. La congrégation ne parvient pas à fournir des missionnaires en nombre suffisant. Aussi assiste-t-on à un vieillissement du clergé qui nuit gravement à la bonne marche du vicariat apostolique.

Enfin, il convient de mettre l'accent sur le manque de formation de nombreux Picpuciens. La succession souvent trop rapide de l'ordination et de l'envoi en mission ne permet pas une bonne préparation de ces jeunes prêtres (certains étant même ordonnés à Papeete). C'est ainsi qu'une méconnaissance totale des langues océaniques, mais aussi des mœurs et des coutumes, aboutit à des échecs répétés. Trop souvent, la lecture des Annales de la Congrégation est le seul biais par lequel le Picpucien aborde la société où il va vivre et travailler.

Les vicaires apostoliques sont conscients de ces insuffisances. Peu de remèdes peuvent cependant être apportés. La dissolution de la congrégation en France va seule permettre, à partir de 1905, l'envoi en nombre de jeunes prêtres, inexpérimentés il est vrai, et dont la vocation missionnaire ne sera pas toujours affirmée.

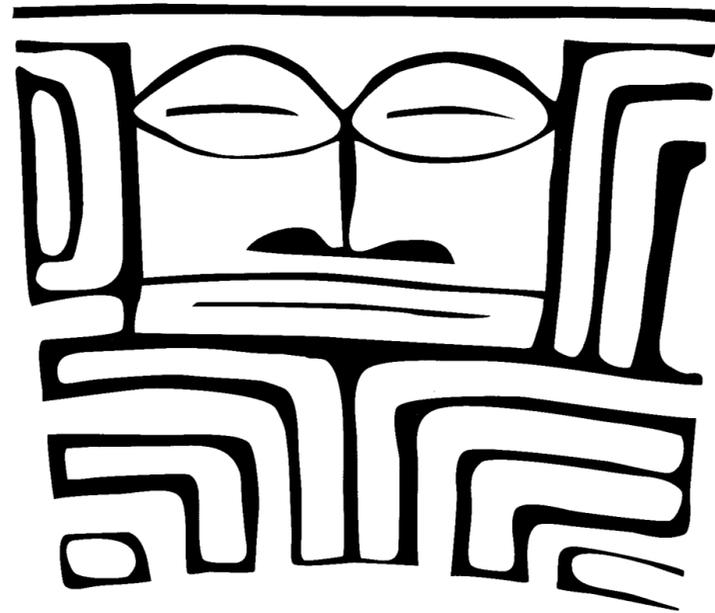
On retiendra pourtant que c'est cet effort pionnier qui a jeté les bases du catholicisme polynésien. Solidement établie dans ses fiefs des îles Gambier, Marquises et Tuamotu, très dynamique dans les îles du Vent (siège de l'évêché de Papeete et de ses nombreux écoles et collèges), la mission catholique peut s'enorgueillir, en 1936, de recenser 8 900 baptisés (sur une population totale de 44 000 habitants) et de voir cette proportion augmenter encore au lendemain de la seconde guerre mondiale (12 700 membres pour 55 400 habitants).

P.Y. TOULLELAN

Orientation Bibliographique

- BARE (J.F.) -1987- *Tahiti, les temps et les pouvoirs*. ORSTOM, Paris, 543 p.
- BRITSCH (R.L.) - *Unto the Islands of the Sea - A History of the Latter-day Saints in the Pacific*. Deseret Book, Salt Lake City.
- DAVIES (J.) -1961- *The history of the Tahitian Mission 1799-1830*. (éd. par C. Newbury) Cambridge University Press, London, 361 p.
- HODÉE (père P.) -1983- *Tahiti 1834-1984, 150 ans de vie chrétienne en Église*. Archevêché de Papeete; Éditions Saint-Paul, Paris, 702 p.
- NICOLE (J.) -1988- *Au pied de l'écriture*. Haere po no Tahiti, Papeete, 343 p.
- VERNIER (H.) -1986- *Au vent des Cyclones*. Église Évangélique de Polynésie française, Papeete, 465 p.

ATLAS



DE LA POLYNÉSIE FRANÇAISE

ÉDITIONS DE L'ORSTOM

Institut français de recherche scientifique pour le développement en coopération

*Cet ouvrage a bénéficié du soutien du ministère des Départements et Territoires d'Outre-Mer
et du Gouvernement de la Polynésie française*

Paris 1993

ORSTOM
Éditions

© ORSTOM 1993
ISBN 2-7099-1147-7

Editions de l'ORSTOM
213 rue La Fayette
75480 Paris cedex 10

Nous adressons nos remerciements à l'Institut Géographique National et au Service Hydrographique et Océanographique de la Marine
pour leur collaboration et leur aide précieuses.